Notice sur le général Delmas : fragments biographiques

Autor(en): **Kohler, A.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **10 (1902)**

PDF erstellt am: **23.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-555187

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

NOTICE

SUR LE

GÉNÉRAL DELMAS

Fragments biographiques

Le but de l'étude que j'ai l'honneur de présenter à la Société Jurassienne d'Emulation est moins de faire connaître le général Delmas, dont les phases principales de la vie sont acquises à l'histoire contemporaine, que d'exposer devant un public jurassien certaines particularités de la vie de ce grand républicain qui fut, lui aussi, quelque peu des nôtres.

Delmas connut notre peuple jurassien pour avoir, durant les années d'exil que lui infligea Napoléon, vu de près nos ancêtres et avoir vécu de leur vie isolée qui, cependant, ne manquait pas d'attraits grâce à l'esprit éveillé dont ils étaient favorisés et à la bonne humeur qui les caractérisait.

Le général Delmas habita Porrentruy de 1802, à 1813 soit durant toute sa disgrâce. Il reprit du service en France après la défaite des armées françaises en Russie, fit la campagne de Saxe et succomba à Leipzig après les journées terribles qui décidèrent déjà du sort de Napoléon en lutte contre l'Europe entière.

Notre travail consistera après avoir rappelé les faits marquants de la vie de notre héros, à nous occuper de son temps d'exil à Porrentruy, phase obscure que ses biographes ont négligée, puis nous suivrons ce général dans ses derniers faits d'armes à Leipzig, où une mort glorieuse

l'attendait, enfin nous rapporterons l'entretien, encore inédit, qui eut lieu à Leipzig, dans la chambre même du général Delmas, mortellement blessé, entre cet officier de Napoléon et son ancien compagnon d'armes Bernadotte, roi de Suède.

Le récit des paroles échangées au cours de cette entrevue a été rapporté à M. Xavier Kohler, qui en a noté tous les faits, par son cousin Joseph Trincano, de Porrentruy, secrétaire particulier du général Delmas et qui à ce titre et avec l'autorisation de son supérieur, assista à la conversation toute intime échangée entre le Prince de Suède et le général républicain resté fidèle à son pays, fidèle à la France.

* * *

Delmas, Antoine-Guillaume, naquit le 21 janvier 1768, à Argental, près de Tulle. Fils d'un officier au régiment de Touraine, il entra dans ce corps à l'âge de 11 ans comme enfant de troupe.

Il fit la guerre d'Amérique où il acquit les idées de réformes politiques qui devaient le préparer à la Révolution.

De retour en France, Delmas qui avait quitté le régiment de Touraine par suite de quelques querelles, fut créé commandant des gardes nationales du département de la Corrèze et, plus tard, lieutenant de gendarmerie.

En 1791, Delmas est nommé commandant du premier bataillon des volontaires de la Corrèze et il fut dirigé sur l'armée du Rhin où il se signala particulièrement au combat de Stromberg, le 17 mars 1793 (1).

---

(1) Le 27 avril 1792, le prince-évêque de Bâle, Joseph de Roggenbach quittait sa ville de Porrentruy escorté des troupes autrichiennes qu'il avait appelées pour le protéger contre le flot montant et grossissant de la révolution.

Le 28 avril arrivaient à Porrentruy, les troupes françaises, commandées par Custine, qui avait pour maréchal de camp M. de Ferrière.

Les Français étaient au nombre de 4000 et Delmas était parmi eux. Il avait alors pour compagnons d'armes des « pays » qui s'appelaient de Lestoc, Husson, Monod, et qui sont restés dans nos contrées.

Il est bon de rappeler qu'à partir du 27 avril 1792, le pays de Porrentruy peut être considéré comme annexé à la France dont il fit partie sous le nom de département du Mont-Terrible jusqu'au 17 février 1800.

A cette date, le Jura entier fut annexé au département du Haut-Rhin avec sous-préfecture à Porrentruy, puis il passa à la Suisse après le traité de Vienne 1815. Le Jura partagea ainsi les gloires et les revers de la période napoléonienne.

Le 28 du même mois, les Russes ayant renouvelé leurs attaques, furent repoussés jusqu'à sept fois, mais Delmas se trouvant débordé par l'effet de la retraite des troupes qui soutenaient sa droite, fut forcé d'abandonner sa position. La cavalerie ennemie en profita pour attaquer l'infanterie française déjà épuisée et, dans une de ces attaques, le drapeau du bataillon de la Corèze fut enlevé. Delmas s'élançant dans les rangs ennemis tua, de sa main, deux hussards qui emportaient son drapeau, le reprit et revint au milieu des applaudissements de l'avant-garde.

Chargé le 16 mai, par Custine, d'enlever le village d'Hérixeim, il culbuta un corps de douze cents hommes après avoir tué lui-même le colonel.

Cette action d'éclat valut à Delmas une promotion au grade de général de brigade.

Après la retraite de Mayence qui força l'armée française à rentrer dans les lignes de la Lauter, quoique le représentant Deutzel eût demandé sa destitution, il fut chargé de commander les troupes de la garnison de Landau. Cette place ayant été bloquée, sa garnison se trouva pressée par de continuelles attaques, soumise aux plus grandes privations et Delmas y donna l'exemple d'une grande valeur ; cependant il fut dénoncé aux représentants du peuple, mais plus heureux que beaucoup de ses collègues,il triompha de cette accusation et fut encore nommé général en chef de l'armée du Rhin en remplacement de Landremont qui avait été destitué.

Cette nomination fut vivement attaquée par le conventionnel Duroy qui, tout en rendant hommage au patriotisme et au courage de Delmas, soutint qu'il était incapable de diriger les mouvements d'une grande armée.

Delmas refusa cet honneur sous prétexte qu'il ne voulait pas abandonner Landau, alors vivement pressé.

A la levée du blocus de cette place il prit le commandement d'une division et, le 29 mai 1794, il se distingua à l'affaire de Réhut.

Placé à la tête de la cavalerie, il culbuta l'ennemi et mit Desaix en position de reprendre l'offensive.

Pendant qu'il sauvait l'armée ainsi, un officier supérieur de gendarmerie arriva sur le champ de bataille même pour l'arrêter. La société populaire de Spire avait renouvelé les accusations portées précédemment

contre lui, comme étant de ces anciens nobles les plus contraires aux idées du jour.

Ce fut alors qu'il dit pour sa défense « Je ne suis point entaché de noblesse, je suis entré au régiment de Touraine comme enfant du corps, c'est-à-dire fils d'un ancien militaire non noble. »

Conduit dans les prisons de Paris, il fut peu de temps après rendu à l'armée qui le réclamait comme un de ses meilleurs officiers.

Il rentra à la tête d'une division et défit les Anglais à Boxtel.

Arrivé les premiers jours d'octobre 1794 devant Bois-le-Duc, dans une reconnaissance qu'il fit de cette place, il se trouva devant le fort d'Orthem et découvrit un point dégarni de palissades. S'apercevant de quelque hésitation dans la garnison, il dit à ses officiers et à huit hussards qui l'accompagnaient : « Mes amis, le fort est à nous : qui m'aime me suive » et lançant son cheval, il franchit le fossé, gravit le parapet et entra le premier dans le fort dont il se rendit maitre malgré quelques efforts d'une compagnie qui le défendait et qui en fut bientôt chassée.

Delmas se servit de ce même fort pour canonner Bois-le-Duc. Chargé ensuite du siège de Crève-Cœur, il força la garnison de capituler, le 27 novembre 1794 et fut alors employé au siège de Bois-le-Duc rendu plus facile par la prise d'Orthem et de Crève-Cœur.

En 1795, Delmas fut appelé à l'armée du Rhin où il commanda une division et il se signala aux affaires de Nenhoff et d'Etlingen. Moreau dans son rapport au Directoire rendit hommage aux talents qu'il avait déployés. Blessé sous les murs de Neubourg, d'un coup de sabre à la jambe, Delmas fut forcé de rentrer en France.

A peine fut-il rétabli qu'il passa à l'armée d'Italie d'où il fut dirigé dans le Tyrol.

En 1799, il fut mis un instant à la tête de l'armée d'Italie, après le départ de Joubert, et passa au commandement de l'avant-garde après l'arrivée de Scherrer.

A ce moment, les troupes françaises composées de 46,000 hommes et 7000 cavaliers allaient avoir à combattre contre toutes les forces réunies des Russes et des Autrichiens. Scherrer, général en chef, avait comme généraux de division Serrurier, Delmas et Grenier avec 25,000 hommes qui formaient l'aile gauche.

Delmas se distingua à la bataille de Vérone, 26 mars 1799. La gauche française s'était mise en mouvement le 26 dès le point du jour. Les divisions Delmas et Grenier avaient attaqué le cordon qui défendait le camp retranché de Pastrengo. Le général Grandjean avec l'avant-garde de Delmas se porta sur les hauteurs qui dominent ce village et enleva à la baïonnette une triple ligne de retranchements garnis d'artillerie. (1)

Les hauteurs du Palazzuolo étaient défendues par les régiments de gardes et de Jellachich qui résistaient aussi énergiquement.

L'opiniâtreté était égale de part et d'autre. Delmas, quoique blessé, s'était élancé furieux au milieu de la mêlée et allait succomber quand la division Grenier, après avoir emporté le camp de Bussalengo, arriva à son secours et rétablit le combat. La victoire resta aux Français, mais aux prix de grands sacrifices. Ils avouèrent 3000 hommes blessés, tandis que les pertes des Autrichiens étaient de 9000 hommes plus 4500 prisonniers, 12 pièces de canons enlevés et 2 drapeaux pris.

Après Vérone, Magnano, 5 avril. Scherrer avait pris ses dispositions afin d'empêcher les ennemis de déboucher de Vérone pour couper la retraite à tout ce qui était déjà sorti de cette ville.

Delmas avait reçu l'ordre de soutenir les divisions Victor et Grenier et de les rejoindre à Butta-Preda. Parti la veille à dix heures du soir il arriva à son poste. Mais Moreau avait déjà quitté ce village et Delmas fut attaqué par Kair qui, n'ayant rencontré personne à Magnano, avait poursuivi sa route vers Butta-Preda.

Delmas, avec son avant-garde, soutint vigoureusement le choc des Impériaux et bientôt le reste de sa division étant arrivée, quoique harassée de fatigue, elle seconda l'avant-garde avec une ardeur telle que Kair malgré le secours de ses réserves fut chassé de Butta-Preda.

Moreau détacha du secours qui rejoignit Delmas dont les soldats redoublèrent de vigueur à la vue de ces renforts et remportèrent un succès décisif.

Moreau avec la division de Delmas était resté exposé au feu de l'ennemi la plus grande partie de la journée.

---

(1) Histoire des armées françaises de terre et de mer de 1782 à 1783 par A. Hugo. Paris 1836.

Les Autrichiens perdirent 1000 hommes, 2000 prisonniers et quelques pièces de canons. Ils eurent en outre 3000 blessés. Les pertes du côté des Français ne furent pas moindres.

En 1800, nous retrouvons Delmas à l'armée du Rhin qui avait pour général en chef Moreau.

Dans les premiers jours de mai, Delmas réussit à tourner et à enlever le passage de l'Alb cependant défendu par trois redoutes.

A la bataille d'Engen, le 3 mai, Delmas à deux reprises, bat les Autrichiens. Il les repousse à Wetterdingen et il s'empare des hauteurs de Stulhausen en forçant les ennemis à la baïonnette.

Dans cette campagne d'Allemagne dont nous ne voulons ici répéter les détails que les grands historiens français ont rapporté, nous retrouvons le nom de Delmas cité pour faits d'armes à la bataille de Mœskirch (5 mai) à la bataille de Biberach le 9 mai, et au combat de Kelmuntz, le 5 juin.

Après cette campagne, Delmas qui avait eu quelques discussions avec Moreau, le général en chef, repassa en France.

Durant l'hiver de 1800, Delmas avait été occupé à guerroyer en Italie sous les ordres du général en chef Brune.

L'armée d'Italie était forte de 70,000 hommes, plus 8000 cavaliers.

Delmas prit part aux combats d'Olsino le 20 décembre, il est présent au passage du Mincio à Mozembano, au passage de l'Adige et à la retraite de Bellegarde le 7 janvier 1801.

Après quelques autres succès, un armistice ayant été conclu, Delmas fut appelé au commandement des troupes stationnées en Piémont.

En juillet 1801, des troubles se manifestèrent dans cette armée sous prétexte d'un arriéré de solde. Delmas ne put les apaiser et l'insurrection éclata dans tous les régiments.

Les sapeurs refusèrent positivement de lui obéir. Entrainé par son caractère bouillant, il insiste, entouré et menacé, il met le sabre à la main et, après un combat corps à corps, il parvient enfin à se dégager. Mais l'insurrection se propage et grandit, les insurgés s'emparent de la citadelle, le lendemain ils entourent la maison du général qui est forcé de sortir de la ville sous l'escorte d'un régiment de cavalerie, le seul qui n'eût pas pris part à la révolte.

Delmas de retour à Paris fut employé comme inspecteur général.

Il eut un duel avec le général Destaing et bientôt des paroles imprudentes à l'adresse du premier consul devaient lui valoir un exil prolongé dans sa propriété de Porrentruy.

La disgrâce de Delmas

Plusieurs versions circulent sur la disgrâce dont Delmas fut l'objet de la part de Napoléon et plus particulièrement sur les circonstances qui en furent la cause première.

Bonaparte venait de se réconcilier avec l'Eglise catholique. Il avait signé avec le Saint-Père le *Concordat* et il entendait célébrer le rétablissement du culte en France par une cérémonie qui devait faire époque.

Le dimanche de Pâques, soit le 18 avril 1802, le jour d'octidi 28 germinal an X, les églises de Paris se remplirent d'une multitude pieusement recueillie. Les édifices transformés naguère en temples de *Mars,* de la *Victoire* ou de la *Raison*, retentirent des *Te Deum* et des chants d'actions de grâce pour la restauration du culte et la célébration de la messe qui réconciliait la République française avec le Catholicisme.

Le premier Consul avait ordonné des fêtes à Notre-Dame de Paris.

Depuis les fêtes de la fédération en 1789, on vit pour la première fois le gouvernement accomplir un acte solennel de religion.

Le clergé reconstitué entonna le cantique *Domine salvos fac rempublicam et Consules*, tandis que les coups de canon retentissaient des Invalides et du Carrousel. Sans avoir donné d'ordres, Napoléon avait fait savoir aux principaux fonctionnaires civils que « il serait bien aise qu'ils vinssent avec lui à Notre-Dame ». Personne n'eut la velléité de manquer à ce désir du premier Consul qui équivalait à un ordre.

Les fonctionnaires se rendirent à la cérémonie de Notre-Dame.

Ils arrivaient (les généraux) à Notre-Dame de fort méchante humeur ; le Concordat leur déplaisait... (1)

(1) *Revue des Deux-Mondes*. 15 octobre 1902, page 807.

Sortis, pour la plupart, des bas-fonds populaires, ces fils d'ouvriers ou de paysans étaient vite devenus des soldats magnifiques ; mais ils demeuraient encore de très grossiers soudards.

Les outrageantes sottises qu'autrefois, volontaires nationaux, ils avaient entendues dans les clubs, s'étaient gravées en leur mémoire. Pour eux, les religions n'étaient que des « mômeries » : le prêtre devait s'appeler un « calotin ». Du reste, plusieurs de ces glorieux va-nu-pieds de l'an II affectaient toujours des ferveurs jacobines. Conscience et foi politique ? Oui, peut-être pour quelques-uns ; mais jalousie, chez presque tous.

La puissance du Premier Consul offusquait leur envie ; sa raideur dans le service imitait leur indiscipline ; ils n'aimaient pas le camarade. Depuis le traité de Lunéville, demeurés sans hauts commandements, ces parvenus de la guerre regrettaient amèrement la guerre, et voilà que cette paix d'Amiens leur enlevait un dernier espoir de combat et de richesses.

Ils se trouvaient, en ce moment, nombreux à Paris, les uns affectant une contenance boudeuse, les autres sollicitant de l'emploi : Moreau, Masséna, Macdonald, Augereau, Bernadotte, Lecourbe, Delmas, Oudinot tous anciens généraux en chef ou divisionnaires de beau renom.

L'avant-veille, une lettre du ministre Berthier leur avait enjoint d'assister à la cérémonie de Notre-Dame : ordre de service en uniforme. Cette convocation les avait exaspérés. « Un service militaire, cette papelardise ? On n'irait pas à la corvée ! » Ils avaient alors dépêché vers le Consul cette mauvaise tête d'Augereau ; mais le Consul avait reçu l'ambassadeur de la belle façon : » Un manquement à la discipline ! Depuis quand s'avisait-on de discuter ses ordres ? On obéirait. » Et l'on avait obéi... Les généraux s'étaient donc réunis — soixante environ — dès neuf heures du matin, rue de Varenne, au ministère de la Guerre. Table dressée, superbe raout. On avait déjeuné bruyamment ; puis, après le champagne, le café, la liqueur Amphoux. On s'était séparé. Les uns montant les rares voitures du ministre, l'avaient accompagné aux Tuileries ; les autres, moins courtisans, s'étaient rendus directement à Notre-Dame.

Le cardinal Caprara officiait. La cérémonie dura de onze heures du matin à trois heures après-midi. En fallait-il davantage pour provoquer

le mécontentement de généraux que l'inaction, même de commande, rendait plus grognards encore que de coutume.

Heureux étaient ceux qui savaient se dominer et cacher leur mauvaise humeur.

Mais il en fut un et celui-là fût le général Delmas qui ne pût contenir son mécontentement.

Emile-Mario de St-Hilaire dans son ouvrage sur *Napoléon au Conseil d'Etat*, au chapitre relatif au Concordat, rapporte que Napoléon lui-même à l'issue de la cérémonie de Notre-Dame aurait demandé à Delmas :

— Eh bien comment avez-vous trouvé la cérémonie?

— C'est une assez drôle de capucinade, répondit Delmas; il n'y manquait que le millier d'hommes qui s'est fait tuer pour détruire ce que vous venez de rétablir.

— Général, ce que vous dites-là n'est point exact, répliqua le Premier Consul avec véhémence. Car parmi les hommes abattus par le canon de l'ennemi depuis 1792, il n'y en a pas un, *pas un seul*, entendez-vous bien qui soit mort pour la cause religieuse.

Voici une autre version de l'incident Delmas.

Lors de la signature du Concordat et de la cérémonie qui eut lieu à cette occasion dans l'église Notre-Dame, Berthier, gouverneur de Paris, réunit chez lui, à déjeuner, tous les généraux et les invita à le suivre à l'église, Delmas répondit au Premier Consul qui lui demandait ce qu'il en pensait : « Ma foi, c'est une capucinade ».

Une troisième version rapporte succinctement l'incident.

Après l'époque de la Restauration religieuse, il y eut une grande cérémonie à Notre-Dame, où le Premier Consul assista et toute l'armée aussi.

Il fallait obéir, mais en sortant beaucoup se moquèrent de cette solennité religieuse, entre autres le général Delmas, franc républicain, qui l'appela hautement une capucinade.

Ajoutons encore la version donnée par François Guélat, de Porrentruy.

Emule de Bonaparte, dit-il, étant du même grade et vivant en familiarité avec Delmas, celui-ci se trouvait à la cérémonie de la bénédiction des drapeaux et étendards dans l'église des Invalides. Le Premier-Consul lui dit : « Général que penses-tu de cette affaire? — C'est une vraie

capucinade ! Ce mot fut retenu. Et quand parvenu au fait du pouvoir, étant Premier Consul à vie, Bonaparte se fit créer empereur portant déjà sur le pommeau de son épée le diamant de la couronne, évalué quelques millions, se donnant un léger coup du côté de son épée : « Cela me va-t-il bien là ? dit-il à Delmas. — Pas mal, mais s'il fallait le disputer, tu ne le garderais pas.

Ce fut assez. Le propos valut à Delmas l'ordre de s'éloigner de Paris.

Enfin voici une version publiée récemment par la *Revue des Deux-Mondes* dans son numéro du 15 octobre 1902 (1).

« Vers dix heures, le Consul passa dans les appartements de réception. Les ambassadeurs qui avaient dîné chez Talleyrand venaient d'arriver, et déjà, des fonctionnaires, des magistrats, des généraux attendaient. Bonaparte s'occupa d'abord des diplomates. Charmant quand il daignait l'être, il se montra charmeur. On avait admiré la belle tenue de sa garde, chasseurs et grenadiers, surtout la pittoresque allure des mamelouks ; on le complimentait, et tout aussitôt il s'était mis à parler de l'Egypte...

Ah ! l'Egypte. Comme il aimait à évoquer le fantôme de la campagne fabuleuse, de ses chimères d'une si grandiose folie, — cette chevauchée qu'il aurait voulu accomplir à travers l'Asie, sur l'Euphrate et l'Indus, jusqu'au Gange anglais, plus avant qu'Alexandre !... « Personne en France n'a eu de grandes idées, Marmont. Nous irons loin, très loin, plus loin encore ! » Hélas ! oui — et jusqu'à Sainte-Hélène... Tout-à-coup, parmi les militaires qui formaient le « cercle, » il aperçut Delmas. Ce Limousin Delmas, glorieux sabreur aux armées de Hollande et du Rhin, merveilleux entraineurs de charges audacieuses, était fort populaire chez le troupier. Une sorte de légende environnait son nom : avec des cavaliers, disait-on, il avait emporté une citadelle. Mais Bonaparte ne le choyait guère : mauvaise tête « clabaudeur », jacobin, déjeunant trop souvent chez Moreau !...

Il poussa droit à lui :

— Eh bien ! général, êtes-vous satisfait ?... Une belle cérémonie, n'est-ce pas ?

---

(1) *Revue des Deux-Mondes*, page 811.

— Dites plutôt : Une belle capucinade !... Nous changeons nos dragonnes en chapelets ! — Il manquait à votre fête ces milliers d'hommes qui sont tombés pour abolir les pasquinades et détruire la superstition ! »

Quelle que soit la version que l'on admette, il reste acquis que Delmas a tourné en ridicule une cérémonie ordonnée par le Premier Consul et comme Napoléon, n'admettait pas que l'on se moquât de ses ordres, il allait faire peser sur la tête du coupable les rigueurs de son autorité.

Napoléon indigné des paroles de Delmas exila le général qui vint s'établir à Porrentruy.

Mais Delmas, — qui décidément avait une mauvaise tête — ne se rendit pas immédiatement à Porrentruy. Avant de partir, il adressa au Premier Consul une lettre ainsi conçue :

« J'obéis puisque vous êtes le chef ; mais je proteste contre un acte d'autorité qui est celui de la tyrannie. Vous usez durement de votre puissance, dans l'orgueil que vous tenez de nous. Cette couronne de lauriers dont vous êtes si fier, c'est nous qui l'avons tressée ; et si chacun de ceux qui y ont apporté une feuille la retirait de votre front, il pourrait bien rester chauve, privé de ce glorieux ornement. »

Cette boutade, par trop impertinente ne pouvait guère arranger les affaires de Delmas ; il le savait bien, mais la rage dans le cœur, il partit soulagé par l'explosion de sa colère.

Elsæsser (1) rapporte avoir lu l'ordre donné à Delmas, l'ordre de se tenir éloigné à cent lieues de la capitale ; il était signé de Berthier et avait été trouvé dans ses papiers de rebut. La tête de lettre gravée était à peine suivie de quelques lignes : les ordres du maître devaient, en effet, être aussi précis que laconiques.

Séjour à Porrentruy

Le général Delmas séjourna à Porrentruy de 1802 au printemps 1813, époque à laquelle il fut rappelé, par Napoléon, après avoir adressé à l'Empereur de réitérées et pressantes requêtes.

(1) *Histoire de mon temps.*

Il nous reste relativement peu de souvenirs du séjour de Delmas à Porrentruy. Sa vie devait être bien monotone et bien triste pour un homme accoutumé à l'activité, à la vie mouvementée des camps, en somme toute à une existence faite de changements.

Les chroniqueurs bruntrutains et les historiens jurassiens nous donnèrent quelques rares épisodes de la vie du général Delmas durant son exil dans la ville de Porrentruy, pays alors perdu et bien isolé.

Delmas habitait la propriété Fattet, sous le château, occupée aujourd'hui par M. Frey, négociant en vins (1).

Un contemporain de Delmas, M. l'avocat Elsæsser, dans l'ouvrage par lui publié en 1867, *Histoire de mon temps*, 1793-1813, le définissait ainsi :

« C'était un soudard inculte et brutal, aimé néanmoins de la population qu'il charmait par sa générosité et la franchise de ses manières.

« Patriote républicain quand même, il détestait l'ambition de Napoléon répétant souvent : « Cet homme nous perdra. »

Delmas, tout rustre qu'il était, d'après M. Elsæsser, ne prévoyait que trop justement les événements.

Le portrait qui décorait son hôtel le représentait avec une figure martiale ; sur sa poitrine brillait seule la croix de simple légionnaire dont on était aussi avare dans l'origine qu'on est actuellement prodigue en France de la croix de la Légion d'honneur. C'était un homme carré, doué d'une force herculéenne, avec des moustaches droites. Il avait la parole brève et tranchante, sa demi-solde et peut-être le fruit de ses campagnes lui permettaient de déployer un assez grand luxe à Porrentruy où son souvenir est resté longtemps populaire. Il avait, dit l'avocat Elsesser, un manège, un hôtel, bonne table et le reste !

Delmas passa à Porrentruy son temps d'exil qui lui pesa d'autant plus que l'ardeur de Napoléon toujours en fièvre de nouveaux succès auxquels Delmas ne pouvait coopérer, mettait le général dans un état d'énervement patriotique tel, qu'à plusieurs reprises, il offrit ses services à son empereur.

Mais Napoléon, qui n'oubliait pas et pardonnait plus difficilement encore les manques d'égards à l'adresse de sa personne, fussent-elle même le fait d'un guerrier sorti, comme lui, d'une humble condition et

(1) Histoire de mon temps.

arrivé par son seul mérite au grade de général, tel Delmas, Napoléon, disons-nous, refusa de répondre aux sollicitations de Delmas qui brûlait du désir de servir son pays.

Bon gré, mal gré, son exil dura dix ans.

Delmas passa son temps à s'entretenir des petits faits divers de la localité et ce qui nous confirme dans cette supposition, ce sont les récits rares et les souvenirs qui nous sont parvenus sur ce guerrier réduit à l'impuissance. Tandis qu'il passait ses journées à errer au-delà des murs de Porrentruy, ses moments de loisir chez lui, étaient remplis par la visite de quelques bourgeois de la ville.

La chronique nous dit que Paumier, l'abbé Denier, le commandant Lecourbe, aussi un exilé, étaient des plus assidus et que les uns et les autres, malgré leurs caractères qu'on jugerait de nos jours difficiles à vivre, aimaient à se rencontrer et à discourir des faits du jour.

Delmas, nous l'avons vu, détestait l'ambition de Napoléon et il exprima souvent cette opinion en public.

Un vieux soldat suisse qui avait survécu au 10 août, le père Frossard, aubergiste à St-Brais, a raconté à Elsæsser (1) que Delmas étant venu voir chez lui les généraux qui étaient de passage pour aller prendre possession de la principauté de Neuchâtel (1806) parmi lesquels se trouvait Oudinot, ces militaires passèrent la nuit à parler de leurs campagnes. Ils avaient tous des blessures et blâmaient l'insatiable ambition de Napoléon qu'ils traitaient avec si peu de gêne, ajoutait le père Frossard que j'en étais tout indigné. (2)

---

(1) Voir *Histoire de mon temps.*

(2) Ces troupes au nombre de 6000 hommes sous les ordres d'Oudinot, avaient passé à Porrentruy le 14 mars 1806, nous dit Guélat dans ses *Mémoires militaires* de 1809-1811. Delmas qui vivait chez nous avec une retraite de division de trois mille francs, reçut chez lui le général Oudinot dans l'hôtel de Roggenbach.

Delmas était propriétaire de l'hôtel de Roggenbach, aujourd'hui la maison des héritiers Fattet, au faubourg.

Le général qui décidément aimait ses aises, avait fait installer avec un luxe que de nos jours on surpasserait difficilement, dans le vaste jardin de sa propriété de la Vignatte, une orangerie, des sentiers ombragés, des terrasses qui de la maison d'habitation s'étageaient jusqu'au belvédère orné d'un balcon, d'où la vue s'étend sur toute la contrée. C'était,

Ayant un jour rencontré l'abbé Denier, Delmas lui fit part qu'il avait perdu un de ses chevaux.

— « Eh bien, dit-il à l'abbé, mon cheval blanc est crevé sans sacrements ! »

« Il est mort en général » lui répondit l'abbé qui ne lui ménageait pas les vérités..

Pendant son séjour à Porrentruy, Delmas avait épousé « de la main gauche » comme s'exprime Quiquerez (1) une demoiselle Madeleine Vetter, fille de Ignace et de Anne Voisard, de Porrentruy. Un fils naquit de cette union que Delmas légitima sur les instances de l'abbé Denier. Delmas avait bien contracté un mariage légitime, sans doute purement civil, nous n'en voulons pour preuve qu'un extrait de l'acte notarié Quiquerez du Ier frimaire an XII portant vente de la maison des parents de sa femme. Delmas y figure pour assister et autoriser son épouse.

Voici quelques extraits de ce document dont l'original est entre les mains de Mme veuve Chavanne-Gurtler, aujourd'hui propriétaire de l'ancienne auberge portant l'enseigne « Au Soleil » vis-à-vis la Cour aux Moines.

---

nous rapporte-t-on, le coin favori de Delmas, l'endroit où il se plaisait à rêver aux conquêtes d'antan et peut-être aussi à celles plus faciles, mais d'un autre genre, que son allure martiale lui avait values dans le Porrentruy d'alors.

Delmas était aussi un amateur d'oiseaux et il avait fait installer dans le jardin de sa propriété, à proximité de la route de Bure, une volière d'un style coquet et que chacun se plaisait à admirer lorsque des volatiles au plumage multicolore s'ébattaient derrière de légers grillages.

La toiture de la volière était surmontée d'une girouette originale représentant un mameluck, sabre levé, combattant contre un Turc.

Jusque dans son exil, Delmas avait besoin d'évocation guerrière, fussent-elles placées même sur le toit abritant d'innocents et pacifiques volatiles.

La propriété de Delmas si confortablement installée avait été acquise après sa mort par l'abbé Balker, puis elle fut possédée par un M. Eckmann, avant d'appartenir à M. Antoine Fattet.

(1) Histoire de la réunion de l'ancien Evêché de Bâle au canton de Berne.

Au nom du Peuple Français

Bonaparte, Premier-Consul de la République française, à tous ceux qui ces présentes verront, salut. Savoir faisons, que par devant le notaire public au quatrième arrondissement du département du Haut-Rhin, demeurant à Porrentruy et en présence des témoins soussignés sont comparus Marie-Anne Voisard, veuve de feu Ignace Vetter, Ignace-Humbert Vetter, son fils qui l'assiste, lieutenant au troisième régiment de cuirassiers et dame Magdeleine Vetter, épouse du citoyen Guilliaume Delmas, général de division, demeurant à Porrentruy, agissant, etc lesquels ont reconnu avoir vendu..... au citoyen Xavier, fils majeur de Sébastien Loos, boucher, demeurant aussi à Porrentruy...

Au bas de la ville de Porrentruy, plan A, feuille 2, n° 72, une maison, cabaret du Soleil..

pour et moyennant le prix et somme de cinq mille francs.

Cet acte a été passé le premier frimaire de l'an douze de la République française, en présence du citoyen Joseph L'hoste, secrétaire, et Pierre-Joseph Quiquerez, appariteur de la dite ville, témoins requis.

Signé : Veuve Vetter, née Voisard, Ignace Vetter, Delmas, née Vetter, le général Delmas, Xavier Loos, Quiquerez, L'hoste et Quiquerez, notaire.

« L'année 1811 fut marquée pour la France par la naissance, le 20 mars, du roi de Rome, héritier de la gloire de Napoléon.

Les habitants de Porrentruy saluèrent par des fêtes cet heureux événement.

En outre cette même année 1811 fut marquée par l'apparition d'une superbe comète qui s'élevait chaque soir brillante et radieuse, au-dessus du château, en déployant une chevelure, une queue immense, tournée contre Delle.

Or l'abbé Denier (dont le tombeau se trouve du côté latéral gauche de la chapelle de Lorette) qui était goguenard de son naturel, voyant nos dames se désoler à l'aspect de l'astre chevelu, leur disait en plaisantant :

« Vous dites qu'à cette étoile est attaché un paquet de verges, signe de la colère céleste, destiné à flageller la France, et moi je vous dis que

nous aurons du bon vin et que je me prépare déjà à en remplir le cellier de la Cour aux Moines. »

Oh, répliquaient les dames : « Napoléon a mis la main sur le Pape, il n'aura jamais plus de bonheur ; ç'en est fait de lui et vous ne tarderez pas à l'apprendre. »

Alors intervenait tout-à-coup le général *Delmas* qui ne manquait pas de venir chaque soir chez le père Pommier, pour des motifs qui n'avaient rien de politique :

« Bah ! contes de vieilles, capucinades, que tout cela, disait-il. Si les étrangers essaient de se faire les instruments de la colère céleste, nous les forcerons déjà à rentrer chez eux plus vite qu'ils ne sont venus. »

Le colloque s'arrêtait là, parce qu'on n'avait pas l'habitude de contredire le général. » (1)

Napoléon avait connu toutes les gloires et tous les honneurs et il semblait que le destin fut las de le favoriser plus longtemps. Les revers allaient abaisser ses aigles victorieuses.

La campagne de Russie, la retraite de Moscou furent le commencement de la débâcle. (Octobre 1812).

Les nouvelles de la défaite de Russie étaient parvenues à Porrentruy en décembre 1812. On disait que le 61me de ligne formé presqu'exclusivement des soldats de l'arrondissement, avait péri tout entier dans la fameuse redoute de la Moskowa.

Les nouvelles officielles affichées à la préfecture ne donnèrent qu'une partie de la vérité, mais bientôt des correspondances particulières firent connaitre aux familles toute l'étendue des malheurs qui les atteignaient.

La consternation était générale et l'indignation déjà grande contre Napoléon s'accentua encore à la nouvelle que l'empereur ordonnait de nouvelles levées de troupes destinées à former une armée formidable qu'il avait l'intention de diriger sur la Vistule.

L'empereur allait lever d'abord 150 mille conscrits de 1813, ensuite 100 cohortes du 1er ban de 1812, puis 100 mille conscrits de 1809 à 1812, en un mot c'était une rafle générale.

Nombre de jeunes gens cherchèrent à échapper à la conscription tant

(1) *Histoire de mon temps*. Elsæsser, p. 12 et 13.

devenait profonde l'aversion du peuple pour le régime impérial qui ruinait le pays.

Des cris de révolte partaient des rangs des jeunes gens que l'on entrainait à la guerre.

Un jour, pareil spectacle s'étant présenté sur la place de Porrentruy, le capitaine de la cohorte Bailly de Cœuve, qui dirigeait les conscrits, se vit forcé de faire intervenir la gendarmerie.

« Pauvres moutons, s'écria alors M. Louis Gigandet, ils ne veulent pas se laisser conduire à la boucherie !.. »

Or, au milieu de ce déluge d'imprécations, un seul homme était heureux et c'était Delmas dont l'ardeur militaire se réveillait et qui était impatient d'offrir ses services à Napoléon, car il pensait bien qu'après les revers de Russie, l'empereur ne pourrait refuser l'aide d'un intrépide général.

A plusieurs reprises durant son exil, Delmas avait sollicité de l'Empereur la grâce de reprendre du service, mais Napoléon ne répondait pas à ses suppliques.

Encore à la date du 15 décembre 1812, le Duc de Feltre, ministre de la guerre, adressait à Delmas l'office suivant qui est la réponse à une requête de Delmas envoyée le 4 décembre. Cette lettre du ministre de la guerre, dont nous possédons l'original, est conçue en ces termes :

Ministère
de la Guerre

CABINET
DU MINISTRE

Paris, le 15 décembre 1812.

Général, j'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 4 décembre pour me témoigner le désir que vous avez d'être rappelé au service. J'ai soumis à différentes reprises à l'Empereur les demandes que vous m'avez adressées précédemment à cet effet. Sa Majesté ne m'ayant point fait connaitre qu'Elle fut dans l'intention de vous employer, je ne suis plus en mesure, Général, de mettre de nouveau cette demande sous ses yeux.

Soyez persuadé, Général, du regret que j'en éprouve et veuillez agréer l'assurance de ma parfaite considération.

Le ministre de la guerre,
DUC DE FELTRE.

On comprend que le ministre de la guerre n'ait pu mettre la demande de Delmas sous les yeux de l'Empereur, car sa réponse est du 12 décembre et l'on sait que Napoléon ne rentra à Paris après la défaite de Russie que le 19 décembre.

Delmas aimait trop son pays, aimait trop la France pour ne pas tenter encore une démarche suprême auprès de Napoléon.

Au printemps 1813, Delmas envoyait à Paris la supplique suivante adressée à Napoléon lui-même :

« Sire, vous êtes malheureux ; vous avez besoin de cœurs et de bras dévoués. Je ne suis pas mort dans la disgrâce et l'exil, je puis encore vous servir ; disposez de moi.

« La patrie doit compter sur tous ses fils pour la défendre et vous ne devez priver aucun d'eux de cet honneur. »

Au reçu de cette lettre Napoléon expédia sur le champ un ordre de rappel au général et lui confia le commandement d'une division.

L'Empereur oubliait enfin la rude franchise de Delmas et sa fierté républicaine.

La coalition doublait ses forces à mesure que la France voyait les siennes s'épuiser ; les généraux des campagnes du Rhin et de l'Italie tombaient l'un après l'autre ; il fallait remplir les vides profonds qu'ils laissaient après eux. Napoléon comprit de quelle utilité pouvait lui être Delmas dans cette lutte suprême entre la France et l'étranger et il accepta ses offres de services au moment d'ouvrir la glorieuse, mais fatale campagne de 1813.

Delmas à Leipzig

Delmas obtint sa réintégration dans les cadres de l'armée au mois d'avril 1813.

Il ne perdit point de temps. La maison Paravicini, de Bâle, lui avait prêté 10,000 francs ; il s'équipa à la hâte et partit pour la Saxe accompagné de Manière de Saint-Louis pour aide de camp, laissant à M. Joseph Trincano, qu'il choisit pour son secrétaire particulier, le soin de lui amener ses chevaux et ses effets.

Le général Delmas arriva à Dresde où se trouvait le quartier impérial, quelques jours après la bataille de Lutzen. Napoléon le reçut fort bien, lui dit d'oublier le passé, de servir la France comme il l'avait toujours fait. Delmas fut content de cette entrevue. Il entra dans le 3me corps commandé par le général Ney et remplaça comme général de division Girard, blessé à Lutzen.

Le vieux soldat retrouva sous les drapeaux plusieurs de ses anciens compagnons d'armes : Augereau, Macdonald, Souham, Rochambeau. Le vétéran de l'armée du Rhin portait encore le costume de général républicain, la queue et le sabre. Lorsque le duc de Tarente le vit dans ce costume, il ne put contenir sa surprise. « Ah ça, Delmas, ôte-moi donc ce sabre, cela n'est plus de saison. — Pourquoi donc ? j'ai l'habitude de m'en servir. — Bah, reprit Macdonald, maintenant l'épée nous suffit, c'est pour la forme. »

Quoique Delmas ne goûtât pas bien ces raisons-là, il dut se conformer à la mode présente.

Néanmoins ce fut sous l'habit du vainqueur de Magnano qu'il combattit le 20 mai à Bautzen.

Dans cette bataille célèbre, Delmas apparait au plus chaud de la mêlée avec son ancienne bravoure. La possession des villages de Preititz et de Klein-Bautzen étaient d'une importance majeure pour les Français. Ils s'emparent de Preititz qui est repris par le corps de Kleitz. Delmas reçoit l'ordre de se porter dans cette position. « Dites au général, répondit-il que non seulement je ferai des démonstrations, mais que j'enlèverai ce village ainsi que les hauteurs d'où l'ennemi nous foudroie de son artillerie. »

Delmas tint parole : une attaque sanglante est engagée, l'ennemi est forcé de se retirer et le maréchal Ney déborde comme un torrent et se répand jusqu'à Wurtchen. Au plus fort du combat, un biscaïen emporte le chapeau de Delmas ; il se retourne et dit à son aide de camp froidement: « Regarde si ma tête n'est pas dedans. »

C'est toujours le même courage, le même mépris de la mort.

Le lendemain, 21, le général combat encore bravement à Wurtchen.

L'armée française poursuit sa marche et entre en Silésie. Les généraux Régnier, Lauristan et le maréchal Ney formaient l'avant-garde,

poussant devant eux les armées de Blücher et de Barclay de Tolly ; le 29, ils continuaient de s'avancer sur la route de Breslau. C'est dans ce mouvement que M. Trincano rejoignit Delmas.

Il poursuivait son chemin, s'informant auprès des militaires de la position qu'occupaient les différents corps. Parvenu à l'endroit où se trouvait le 12me corps, il apprit que le colonel Voirol en faisait partie et alla à lui comme à une vieille connaissance pour obtenir des renseignements. Voirol lui répondit que le bruit courait que Delmas, mal avec Ney, avait été rappelé au quartier impérial et pour plus de sûreté ils allèrent ensemble chez le général Grugère qui leur répéta ces bruits en engageant M. Trincano de se rendre auprès de leur chef de corps, le maréchal Oudinot, campé à 5 lieues de là.

M. Trincano piqua des deux et arriva haletant chez le duc de Reggio auquel il fit part de ses craintes au sujet de Delmas. Oudinot le reçut fort bien, l'assura que ces bruits n'étaient point fondés, car il avait peine à croire que Delmas aurait fait une nouvelle *bêtise*, qu'au reste la division du général était à 5 lieues, mais qu'il ne fallait pas perdre de temps pour la rejoindre, un ordre de marche étant arrivé pour le lendemain matin. En même temps le général invita M. Trincano à souper. Dix-huit officiers supérieurs y assistaient. Le repas était des plus somptueux et la vaisselle était en vermeil.

M. Trincano partit dans la nuit et rejoignit Delmas quelques heures avant le départ de la division.

Quand ce dernier apprit l'anecdote de Brugère, il en fut indigné. « Il me paiera ça, » s'écrie-t-il. Le hasard ne voulut point que les deux généraux fussent en présence jusqu'à la fin de la campagne, et la chose en resta là forcément.

Le premier juin Delmas campe dans un village à une lieue de Liegnitz, quartier général du maréchal Ney. On devait traiter de l'armistice. Le général russe Schouvaloff et le général prussien étaient chargés, par l'ennemi, de négocier. Delmas placé aux avant-postes, reçut le comte de Schouvaloff ; il logea chez lui trois jours pendant les conférences avec le duc de Vicence, tenues à Pleisvitz. Cet armistice fut signé le 5 juin 1813.

Les trois corps formant l'avant-garde restèrent sur les confins de la Silésie. Le Prince de la Moskowa conserva son quartier général à Liegnitz.

Delmas s'y rendait presque chaque jour ; il y voyait Souham, ancien général de la République comme lui, ainsi que Rochambeau qu'il aimait particulièrement.

Il était intime avec le chef d'état-major de Ney, Jomini, dont il avait pris le neveu pour son aide de camp. Avant de passer à l'ennemi, Jomini fit part à Delmas de son projet en l'engageant à le suivre. Jomini se plaignait de la manière brutale dont l'Empereur l'avait traité un jour qu'il lui présentait des observations sur des plans de campagne.

Delmas ne voulut pas entendre parler désertion. Il était Français avant tout. Quand à Jomini, il comprenait ses motifs et garda le silence sur son projet. L'armistice fut rompu le 11 août ; l'avant-veille Jomini partait du quartier général de Ney et arrivait le même jour au quartier général de l'empereur de Russie. Cette désertion fit grand bruit. Napoléon l'apprit le 15 à Bautzen. Il fut question d'appeler Delmas au quartier impérial à cause des relations quotidiennes qu'il avait entretenues avec le transfuge. Le Prince de la Moskowa empêcha la chose en se portant garant de la loyauté de son général de division.

La lutte va recommencer plus terrible et aboutir au désastre de Leipzig.

Le général Delmas resta jusqu'à la fin de la campagne dans le 3me corps ; le 21 il prend part au combat de Goldberg ; la gauche commandée par Ney et Marmont chassent de Buntzlau les Prussiens de Sackem. Le 24, après le départ du maréchal Ney, Souham prend le commandement du 3me corps qui fait partie de l'armée restée en Lusace sous les ordres de Macdonald.

Le 27, Delmas assiste à l'affaire fatale de la Katzbach, où une fausse manœuvre de Souham avait permis à Blücher de reprendre l'offensive.

Le 12 octobre, Delmas se distingua à Dessau à la tête de sa division et il chasse l'ennemi qui voulait tenir dans cette ville. Le général Exelmann voulant couper la retraite des Prussiens ne pouvait plus agir avec sa cavalerie et demanda le secours de l'infanterie.

Un Jurassien eut les honneurs de la journée Le major Comman, de Courgenay, à la tête de la 136me cohorte, se porta sur le pont, intercepta le passage et fit 3000 prisonniers. Quinze jours auparavant ce major, ancien officier en retraite, que les malheurs de la France avaient

rappelé sous les drapeaux, conduisait à l'armée un régiment de cohortes nouvellement levées.

Assailli par un escadron de cavalerie prussienne, il se croit perdu et dit en patois à M. Trincano qui l'accompagnait : « Ç'en est fait de nous ». Cependant il harangue sa troupe et la forme en carré. Elle reçoit bravement quatre charges de dragons qui quittaient ce terrain voyant leur attaque inutile.

Le combat de Dessau fut suivi d'un mouvement des troupes françaises. L'Empereur voulait faire de Madgebourg le centre de ses opérations ultérieures.

On sait comment échoua ce projet.

C'est sous les murs de Leipzig que du 16 au 19 octobre 1813 se vida la guerre de l'indépendance européenne.

Le 16, se livre la bataille de Vackau ; au sud, au nord, à l'ouest de Leipzig, partout, l'action est engagée.

Delmas est sur la Partka avec Ney et Marmont qui luttent contre les trois armées de Blücher ; la division de Delmas était en arrière pendant la première phase du combat ; elle escortait sur la route de Dieben, le parc du 3me corps et formait l'arrière-garde. Les maréchaux inférieurs en force ne voulaient point l'abandonner au milieu des armées de Blücher et de Bernadotte ; ils tinrent jusqu'à son arrivée qui eut lieu au milieu de l'action. On se battait 20 contre 60 !

Le 17, s'écoula presque sans combat, excepté entre autres une lutte assez vive des troupes de Sacken contre la division Delmas sur le bas Rietschke.

Le 18 octobre, Delmas est à Reudritz, avec Durutte, il fait face à Bernadotte car Ney a détaché sa division pour barrer le passage aux Suédois à Kolgarten, la défection de l'armée saxonne, qui venait de se produire, ayant laissé un vide au centre de la ligne française.

L'artillerie des transfuges et des Suédois sème la mort dans les rangs. Le soldat, l'arme au bras, sous le feu de l'ennemi s'impatiente et demande à combattre.

Delmas accompagné de son aide de camp et de M. Trincano, parcourt les rangs et encourage les troupes. « Bientôt, leur dit-il, nous changerons de position et nous donnerons aussi. »

Un instant après un boulet passe entre lui et son aide de camp, l'atteint et lui casse deux côtes.

Une porte de jardin était près de là ; on la prend, on couche le général sur cette litière improvisée et on le porte à Leipzig.

A l'entrée de la ville, un gendarme de Porrentruy, Handsgott, croit reconnaître le blessé. « N'est-ce pas Delmas » dit-il à M. Trincano, qui accompagnait le général. — Oui, c'est lui » — C'est lui, que j'en suis peiné.

Le général fut déposé d'abord dans la première maison venue, puis, par ordre du gouverneur, transporté chez un excellent médecin qui prit tous les soins possibles de son hôte.

Le 19, l'armée française traversait Leipzig au pas de course pour opérer sa retraite. M. Trincano placé à la fenêtre de son appartement suivait d'un œil triste le défilé de ces braves ; parmi eux il reconnait des amis, des compatriotes qu'il ne lui avait pas été donné de voir pendant la campagne ; ce sont le lieutenant-colonel Theubet, MM. Gœtschy, de Porrentruy ; il les appelle, mais sa voix se perd dans le tumulte.

L'après-midi un autre spectacle se présente : L'état-major de l'armée alliée traverse la ville, c'est l'empereur de Russie qui va rendre visite à l'empereur d'Autriche.

Tout à coup le domestique de Delmas, Jäger, de Porrentruy, se précipite hors de l'appartement, court dans la rue, fend la presse et se jette à la bride du cheval d'un général russe, en lui criant : « Delmas est ici blessé.» — C'était le comte de Schouwalof, qui avait logé chez le général lors de l'armistice et que le fidèle Jäger avait reconnu.

Le comte remercie le domestique de sa missive et lui dit de l'attendre un instant. Puis, la visite faite, il vient chez Delmas avec son guide.

L'entrevue des deux soldats fut touchante. Schouvaloff quitta le blessé en l'assurant que rien ne lui manquerait en pays ennemi, lui offrit ses services, lui annonça qu'il le recommanderait au nouveau gouverneur, le prince Repuin, que l'intervention puissante du baron de Stein avait fait appeler à ce poste important et qu'il lui enverrait le roi de Suède.

Le même soir Bernadotte vint trouver Delmas. La scène la plus touchante se passa entre ces vieux généraux républicains. Bernadotte se jeta dans les bras de son ami et l'embrassa étroitement, puis ils échan-

gèrent entre eux une longue conversation intime où les souvenirs du passé se mêlaient à l'examen de la situation actuelle des armées.

Il n'y eut rien là de nature à rappeler l'entrevue de Bayard et du connétable de Bourbon ; Delmas n'y songea même pas.

Deux personnes seules étaient présentes à cette scène : l'aide de camp du prince de Suède et M. Trincano.

C'est de la bouche de ce dernier que feu Xavier Kohler tenait la majeure partie des faits qui précèdent et les détails qui vont suivre.

Bernadotte, à la vue de cet inconnu se gêna d'abord, il demanda qui il était, puis sur la réponse de son ami que Zeppi Trincano était son homme de confiance et qu'on pouvait parler librement devant lui, il donna essor à tous ses sentiments.

La conversation roula d'abord sur leurs anciennes campagnes, puis on en vint à la bataille de Leipzig.

Delmas demanda à Bernadotte quelle position il occupait et ajouta ensuite :

— C'est donc un de tes boulets qui m'a blessé ?

— J'en suis bien fâché, mais pourquoi te trouvais-tu là ?

— Comment te trouves-tu avec tous ces potentats ?

— Parfaitement, tu l'as vu à Leipzig.

On discuta longuement sur l'Empereur et son caractère. Le Prince de Suède témoigna toute la haine qu'il lui portait ; la jalousie entrait pour beaucoup dans ses motifs ; des discussions violentes avaient eu lieu jadis entre l'Empereur et lui.

« Est-ce que, ajouta-t-il, ce b.....-là n'a pas dit que je n'étais que le troisième de ses généraux. Je le lui ai bien fait voir, à Leipzig ; si les alliés m'avaient écouté, il n'aurait pas quitté cette ville.

— Pousse ta botte, reprit Delmas, tu pourras bien le remplacer un jour ; son affaire est faite, il est flambé.

Bernadotte proposa ensuite à Delmas de servir sous les alliés, après sa guérison. — « Souviens-toi que tu es mon ami et je ne t'oublierai pas.

— Jamais, dit vivement Delmas. Si j'ai eu des difficultés avec Napoléon je n'ai point eu à me plaindre de la France. C'est ma patrie, je la servirai toujours. Je ne trahirai jamais l'Empereur. Ce n'est pas moi qu'on trouvera portant les armes contre mon pays. »

Nous devons ajouter que Delmas en apprenant la mort tragique de Moreau s'écria, quoique jadis il fut son idole : — « C'est bien fait, qu'allait-il faire là ? pour un Français ce n'était pas sa place. » — Delmas fit ensuite observer à Bernadotte que la France était sa patrie et lui demanda s'il marcherait contre elle ?

Le Prince de Suède répondit qu'il le savait bien et que jamais avec ses troupes il n'entrerait en France.

En effet, après Leipzig, Bernadotte se dirigea vers la Hollande.

La conversation se prolongea ainsi fort longtemps. Bernadotte resta quatre heures près de son ami et le quitta tard dans la soirée. Il lui dit adieu avec émotion. M. Trincano accompagna le prince de Suède ; il avait les larmes aux yeux ; il invita le secrétaire du général à disposer de lui, le pria d'accepter sa bourse, de veiller à ce que rien ne manque au blessé. M. Trincano refusa ces offres. Malgré leur ancienne amitié, Delmas avait ordonné de ne rien recevoir du Prince de Suède. Rentré dans la chambre, Delmas dit à son secrétaire : « Eh bien, tu as vu Bernadotte, un des meilleurs de nos anciens généraux ; c'est toujours le même gascon. »

Bernadotte en quittant Delmas s'était rendu chez le prince Repuin pour lui recommander son ancien compagnon d'armes. Le surlendemain le prince vint le voir, lui offrit ses services et ordonna à M. Trincano de venir lui rendre compte tous les soirs de la santé du général.

Cependant il fallait aussi veiller au salut des hommes attachés à Delmas.

Dès le 19, M. Trincano avait fait partir tous les gens de la suite du général, restant seul auprès du blessé, avec le domestique, Barré, de Fontenais. Cette conduite émut Delmas qui dit à son secrétaire : « Merci mon cher, je croyais que tu allais me laisser seul. »

La blessure de Delmas avait de prime abord causé de vives inquiétudes. Néanmoins les premiers jours passés, le général se trouva mieux et le docteur eut l'espoir de le sauver. Delmas n'aimait pas à prendre les remèdes ; il laissait faire les bandages de sa plaie sans mot dire, mais là se bornait en quelque sorte son traitement.

La mort de Poniatowsky peina le général, il l'estimait fort ; il ignora la mort de Vial et de Rochambeau tombés aussi devant Leipzig.

Parmi les prisonniers de guerre se trouvait Régnier et Lauristan.

Regnier vint rendre visite à Delmas et lui parla de la trahison des Saxons. On causa aussi du chef de l'état-major de Régnier, M. Gressot. Le général en faisait beaucoup de cas. Au moment où les Saxons passaient à l'ennemi, Gressot leur demanda ce que cela signifiait : « Nous savons ce que nous faisons, lui répondirent-ils : Sauvez-vous seulement. »

Dans les commencements de sa maladie, Delmas croyait sa blessure mortelle. Au bout de quelques jours il fut rassuré et sembla ne plus douter de sa guérison.

Sur son lit de douleur il aimait à parler de Porrentruy, de son fils Lolo, de la personne qu'il affectionnait le plus et qui venait de lui donner un fils.

Cependant l'obstination du blessé à ne pas prendre de remèdes internes eut une suite fatale. La gangrène se déclara tout à coup. Le général perdit connaissance ; au moment de mourir, dans un mouvement convulsif, il déchira ses couvertures en voulant enlever l'appareil de sa blessure, puis il expira.

Ce fut quinze jours après la bataille de Leipzig.

Le gouverneur Repuin fit faire au général Delmas de pompeuses funérailles. Toute la garnison de Leipzig y assista, ainsi que les prisonniers Français, parmi lesquels on remarquait le général Régnier.

M. Trincano qui avait fermé les yeux à son ami revint à Porrentruy.

Le général par un testament écrit en Silésie disposait de ses biens en faveur de la mère de son dernier enfant, faisait un legs à son fils Lolo, donnait ses armes et ses propriétés dans la Corrèze à son frère Delmas-Delacoste.

***

Si nous avons tenu à retracer la vie de Delmas, c'est que sous cette rude apparence de grognard et de bourru, malgré ce caractère vif dont la franchise lui valut l'exil et la proscription, Delmas représente bien le type du soldat vraiment patriote qui place l'amour du drapeau, l'amour de sa patrie, au-dessus de toutes ses autres affections.

A l'époque où nous vivons, lorsqu'on voit des clubs ériger en dogme

le mépris de la patrie et la haine du drapeau, il est réconfortant de rappeler le souvenir d'hommes tels que Delmas, dont la conduite démontre quels sublimes héroïsmes peut inspirer l'amour vrai, sincère et profond de la Patrie.